

clair dans ses ruses, mais son argent brillait sur la table. J'ai signé, puisque ma liberté et mon sang valaient cet argent. Allons, réjouissez-vous, ma mère ne vaut-il pas mieux avoir pour fils un soldat revêtu d'un bel uniforme qu'un pauvre sabotier sans ouvrage?

La veuve, affaîsée par la douleur, morne et froide, la pensée incertaine et vague, ne répondit pas. Elle comprenait enfin que le mal était accompli. Fritz avait signé le contrat de servitude. Ne pouvait-elle le déchirer? Ne pouvait-elle mettre obstacle à son départ? Voilà ce qu'elle cherchait avec une sorte d'obstination passionnée. Cette idée fixe luisait devant son esprit comme un charbon ardent au milieu des ténèbres. Le silence de la Marannelé épouvanta son fils. Il craignit d'avoir frappé trop violemment sur son cœur. Si la pauvre mère allait devenir folle! Elle le regardait avec un sourire flauve si étrange!

— Voyons, pardonnez-moi, ma mère. Je ne suis pas tout à fait perdu pour vous. Nous nous reverrons. Je reviendrai un jour à la forêt. On ne m'emîne pas si loin, après tout. Et puis, il est bon qu'un jeune homme voie du pays et dégourdisse son esprit. Si je ne m'étais pas enrôlé, un jour ou l'autre j'aurais fait un tour d'Allemagne, quand Christly aurait pu vous aider.

La veuve souriait toujours de ce sourire vague qui faisait mal à Fritz. Elle écoutait la voix de son fils comme une musique, mais sa pensée était ailleurs, il le voyait bien. Tout à coup elle passa sa main sur son front et l'expression inquiète et chercheuse de sa physionomie disparut. Elle semblait se réveiller d'un songe et dit d'une voix brève au jeune homme :

— Ainsi, tu as signé, Fritz?

— J'ai signé, ma mère.

— C'est bien, mon fils. Pars, abandonne ton jeune frère et ta vieille mère, dont tu as été jusqu'à présent le seul soutien. S'ils ne meurent pas de misère, ils prieront Dieu pour toi!

Enfin la veuve pensait à elle. Fritz fut heureux de ce retour aux idées étroites et égoïstes de la vie. Il répliqua avec joie :

— Oh! rassurez-vous, ma mère. Mal-

gré mon absence, vous ne manquerez de rien. Moi parti, Grettly n'aura-t-elle pas le droit de venir ici tous les jours? Et ne vous aime-t-elle pas avec toute la tendresse d'une fille?

— Assez, Fritz, dit la Marannelé; quand tu nous auras quittés, je n'aurai plus besoin de rien. Il n'y a que le sort de Christly qui m'inquiète; mais après tout, qu'importe! continua-t-elle avec un sourire plein d'amertume, il y en a bien d'autres que lui, ma foi, qui sont morts de faim!

Puis elle ajouta du ton de la plus parfaite indifférence :

— Et quand pars-tu, mon garçon?

— Ce soir, ma mère, répondit Fritz en baissant la tête, car il entendait une voix s'élever de son cœur et lui crier: Ni Dieu ni les hommes ne veulent que le fils aîné de la veuve abandonne le toit de sa mère.

— Une seule question encore, mon enfant, dit-elle après un instant de silence; qu'advient-il, si tu ne parais pas?

— Je serais puni comme déserteur et déshonoré comme soldat, répliqua froidement le sabotier.

Elle prit sa main dans les siennes et la caressa comme dans son enfance, les yeux sur les yeux.

— Et quel châtement t'infligerai-je, mon fils?

Fritz tressaillit :

— Pourquoi me demandez-vous cela, ma mère? Qu'importe le châtement à celui qui ne s'exposera jamais à l'en-courir?

— Pauvre enfant! reprit la veuve du ton de compassion, qui peut répondre de soi ou du hasard? Dans le métier de soldat, on est souvent puni pour rien. Une entorse peut t'empêcher de rejoindre ton régiment. La discipline est si sévère qu'on n'écoute pas les excuses. Cela suffit, et te voilà condamné au châtement.

— Au châtement! répéta le jeune homme avec un geste d'impatience.

— Si j'ai bonne mémoire, poursuivit la Marannelé, c'est la correction qu'on inflige au chien rebelle. Tu serais battu de verges, toi, mon Fritz; oui, fustigé!